

Il retient ses phrases pour ne pas envenimer les choses, les yeux fixés sur la route, ses grosses mains appuyées sur le volant, ses mains que j'ai aimées autrefois, mais qui me dégoûtent presque maintenant, ces grosses mains tristes et bêtes qui n'ont plus de charme, qui se sont perdues dans le quotidien, et maintenant dans le passé.

— Je pourrai pas rester longtemps, dit Michel, gêné par mon regard, la voix un peu sourde.

— J'avais compris.

En partant de la gare, je lui ai laissé le volant, à cause sans doute d'anciennes habitudes. La vieille Ford sent le chaud et le vieux, elle s'est racornie mais je la garde, vestige d'un passé dont je ne peux ni ne veux me défaire. Tu es sûre que tu veux pas conduire ? Mais oui je suis sûre, je te montrerai le chemin. Bien sûr que ça ira à l'hôpital, pourquoi ça n'irait pas ?

Maintenant il voudrait ajouter quelque chose, relancer la conversation mais n'a pas d'idée et les petits immeubles du centre-ville défilent, et il fixe la route comme si c'était très important. Deux ans que je ne l'ai pas vu. C'est tellement étrange d'être à nouveau côte à côte. On dirait des acteurs fâchés qui veulent rejouer une pièce, mais les mots sont anciens, la mise en scène ne colle plus, elle n'a plus de sens.

Même la bonne nouvelle, l'arrivée du bébé, ne change rien à l'affaire.

La dérive a commencé dix ans plus tôt, ce soir où Manon a appelé, ce soir où je n'ai pas réagi – lui non plus d'ailleurs, et je lui en veux toujours, je lui en voudrai toujours. Nos vies se sont définitivement séparées quelques semaines plus tard, après l'assassinat de Manon. *Assassinat*, je sais que ce n'est pas le bon terme, on me l'a souvent reproché, mais pour moi c'est le seul valable.

Je me détourne et passe en revue les enseignes ternies, les magasins fermés, les taches de gras sur les trottoirs pleins de poussière, tous ces défauts que la lumière efface d'ordinaire. Plus loin, c'est toujours pareil à la sortie d'Antibes, un carrefour idiot au-dessus du chemin de fer, avec les inévitables crétiens qui forcent et qui finissent par bloquer tout le monde.

La conversation avance sans but. Clara va bien. Le bébé aussi, ça s'est super bien passé pour un premier. Oui, moi aussi ça va. Ils m'ont repris chez Bernier, en fait, le truc de l'auto-entrepreneur, c'était pas si mal pour recommencer. Plaquiste, un peu d'électricité aussi... Et toi alors ?

Je n'aime pas parler de Clara, ça me fait trop penser à Manon, c'est plus fort que moi. Elles avaient sept ans d'écart, elles étaient différentes et je faisais des différences entre elles. Je le savais, j'essayais de changer mais je n'y arrivais pas, ou bien seulement en surface. Et elles s'en rendaient compte, elles en souffraient et moi aussi.

Depuis la mort de Manon, c'est pire. Je pense toujours à ce que j'aurais pu faire, à ce que j'aurais *dû* faire. Et ça me fait horreur d'être comme ça, engluée dans ce passé impossible à digérer.

J'aurais été plus horrifiée encore si j'avais su à cet instant ce qui m'attendait à l'hôpital. Oui, j'aurais fait demi-tour à coup sûr. Mais un quart d'heure plus tard, nous nous sommes garés et je suis descendue.

Il y avait une place au fond du parking, le long d'une armoire électrique. Michel a grimacé en posant une basket dans une flaque noirâtre, il a ri nerveusement et moi aussi.

L'hôpital se dresse devant nous. Les blouses blanches, l'odeur, elles me font toujours le même effet.

À cent pas de l'entrée la peur m'étrangle déjà, je me sens comme une amputée d'un bras qui risque de perdre l'autre. Je ferme les yeux, je m'arrête pour respirer, et je repars en tentant de chasser mes souvenirs, mais comment ? Je sais que c'est impossible. Impossible.

Michel marche vite en traînant sa petite valise. Il a fait un effort pour être beau, mais sa chemise propre le boudine, autrefois je me serais moquée de lui, et il aurait ri. Mais pas ce matin, j'ai trop de mal ici. Un médecin barbu m'inspecte au passage, il doit croire que c'est moi la malade, à traîner comme ça, la mine revêche à la remorque de mon mari. Mon expression le surprend, agressive. Il se détourne.

Deux femmes attendent dans le couloir de la maternité au premier étage, deux mochetés à vingt ans et vingt kilos près. Avant, j'aurais ri d'elles, et Manon, et Michel et Clara aussi.

Clara qui ne m'a jamais vraiment ressemblé, plus petite que moi et plus ronde, alors que Manon avait ma taille, fine, le nez petit, le visage en triangle. Dans une porte vitrée, je vois le reflet d'une femme sans attrait en débardeur et jeans, taches de rousseur et cheveux à la Jeanne d'Arc, des plis aux commissures des lèvres. Mes rides du bonheur ne me servent plus. Je ricane et je grince, c'est tout.

Clara doit nous attendre, remplie de bonheur, mais j'ai du mal à me concentrer sur elle, je déteste ce silence feutré, ces odeurs de chimie et de plâtre, de fades repas, ces alarmes qui sonnent, on ne sait jamais pourquoi ni pour qui, ces docteurs qui flottent dans les couloirs avec leurs mystères, avec tout ce qu'ils savent et nous cachent.

Tout ce qu'ils nous cachent.

Manon devait l'aimer, cette ambiance. Et pourtant c'est ce qui l'a détruite. Et je suis la seule à le croire. C'est insupportable.

Je ferme les yeux. Je respire.

Des cris de joie.

Même jeune accouchée, très fatiguée donc, Clara essaye toujours de plaire, d'être parfaite. Elle se redresse à demi, heureuse de me voir avec son père, comme si ça changeait quelque chose, comme si on pouvait revenir en arrière comme ça, en un battement de cils, elle et ses ongles vernis, ses yeux azur, ses joues rondes d'enfant alors qu'elle a combien ? trente et un ou trente-deux ans, lisse et propre, coiffée comme un bébé qui sort du bain. Un petit brillant tremble dans le creux, à la base de son cou. Le petit dort à côté, les traits chiffonnés, yeux et poings fermés, et je sens ma poitrine se fendre lorsque Michel le prend, et mon esprit part des siècles en arrière, quand Manon est née, puis Clara, et que nous avons commencé notre vie, que nous avons espéré, que nous avons eu notre maison et nos grands projets, comme tout le monde, et que nous avons vécu en croyant que rien de mal ne pouvait nous arriver.

Ça va maman ? Mais oui ça va ma chérie, bien sûr que ça va ma Clara. Incapable de dire autre chose, je serre ses doigts et des larmes brillent dans ses yeux clairs, puis dans les miens, brouillés d'un coup et pleins de mélancolie. Il flotte dans la chambre l'odeur miraculeuse de lait de corps, de lait maternel, de draps frais et de café. Des fleurs nouvelles se sont accumulées dans un coin, sur la table bleu ciel.

Greg a pas pu venir, il sera là tout à l'heure. Papa dormira chez nous. Oui bien sûr qu'il dormira chez toi.

Elle dit : *papa*. Je sais ce qu'elle pense et veut, elle aimerait revenir à *avant*. Le bébé nous ressouderait, tout serait réparé. J'observe Michel, ses grosses mains qui soulèvent le poids plume de l'enfant, le serrent doucement contre son buste, il retrouve des gestes très anciens, une religion ancienne. Le bébé a un jour et je suis grand-mère, tout ça me paraît irréel.

Et l'étreinte de nos doigts se prolonge, comme si c'était la première fois qu'on se touchait la main, moi et Clara.

Plus tard, Michel me parle dans le couloir, mais je ne l'entends pas vraiment. Grands-parents, ça fait drôle non ? Oui oui, bien sûr que ça fait drôle.

Je sais ce qu'il voudrait que je réponde, mais non, tout ce bonheur ne me fera pas revenir en arrière. Au fond de lui, il le sait aussi. On ne replante pas les arbres arrachés. Il se détourne, l'œil humide.

Et moi, je flotte dans un étrange état, entre bonheur et peine. Après l'ascenseur nous retrouvons le rez-de-chaussée, comme un tableau identique avec d'autres figurants placés là : malades, ambulanciers, visiteurs, chacun perdu dans sa vie.

Tu me conduis chez Clara. Oui je te conduis chez Clara. Elle m'a donné ses clés, tu les garderas. Je suis certaine qu'il aimerait voir mon studio, moi je ne veux à aucun prix. Je réalise que j'ai un peu honte de ma nouvelle existence, triste et sans avantage.

Et je le vois.

Il est là, planté dans le hall, habillé en blanc, un fantôme du passé sur qui je me dirige avec Michel.

Au début, c'est difficile à croire même si ce n'est qu'un homme blond aux cheveux lisses. Michel me parle toujours d'un ton joyeux, presque content et confiant. Il faudrait refaire la chambre du bébé, pas de problème, avec Greg ce serait vite fait, un jour ou deux, cet après-midi on pourrait acheter ce qu'il faut.

Le son de la voix de Michel s'éteint tout doucement. Plus de son. Le silence.

Il est là, debout comme un spectre en blouse blanche, une apparition de cauchemar au coin de la cafétéria dans des odeurs d'expresso, de panini. Sa face ovale un peu bizarre, lisse, hors du temps, le type qui traverse tout, sur qui on retombe partout. Mon cœur fait un bond, ma vision se brouille et mes tempes bourdonnent, le dos moite, une boule de haine à la gorge.

Quelques pas encore, c'est bien lui, à dix mètres. Décontracté, deux stylos et un stéthoscope, des papiers plein les poches. Sous la blouse, une chemise claire. Je ne l'ai jamais touché, jamais approché au point de le sentir. Il doit être sans odeur, puisqu'il est sans âme. Deux femmes en tenue d'hôpital l'écoutent, une blonde plus âgée, une brune aux cheveux frisés, de grands yeux noirs, de type méditerranéen. Sans l'entendre parler, je retrouve son arrogance intacte, la fascination qu'il exerce, son culot infernal et ce sourire mécanique de celui *qui sait*.

Il ne m'a pas vue. Ou au contraire il m'a parfaitement reconnue, il joue l'innocent en blouse blanche et il se peut que son cerveau malade tourne déjà à toute vitesse, qu'il élabore un plan pour m'éliminer. Moi aussi.

Encore trois pas. En tendant la main je pourrais le toucher. Je suis à sa hauteur, j'entends sa voix mêlée à celle de Michel, à mes côtés. Je détaille ses lunettes fines à montures dorées, son nez droit, sa bouche qui remue, une émotion puissante m'étreint, me parcourt du creux des reins à la nuque, me hérissé le poil. Peut-être que je vais m'évanouir mais non, je passe, tout simplement.

À côté de l'assassin de ma fille.

Michel à ma droite, lui à ma gauche.

Arrivée à l'entrée du hall, je me retourne, c'est plus fort que moi. Et je me précipite, je rebrousse chemin presque en courant mais il n'est déjà plus là. Un immeuble vient de me tomber dessus. Pendant toutes ces années j'ai voulu l'effacer, me dire, me persuader qu'il avait disparu, qu'il n'existait plus, qu'il *n'exerçait* plus. Mais pourquoi aurait-il arrêté de le faire ?

Depuis dix ans, l'assassin de ma fille travaille à l'hôpital.

Depuis dix ans il tue d'autres patients.

C'est aussi simple et net et réel que le bébé de Clara.

2

Manon a été retrouvée un peu avant minuit à Royan, plus exactement à 23 h 35 sur la commune de Vaux-sur-Mer, pas loin de Saint-Palais-sur-Mer, l'une des parties les plus huppées de la ville, essentiellement des propriétés de vacances, certaines très belles avec des noms plaisants, elles se ressemblent toutes, avec leurs murs blancs et leurs toits d'ardoises rondes.

C'était en mars, il faisait frais, un retraité avec son chien avait aperçu une forme allongée sur la plage, au pied d'une cabane à carrelé. Il n'avait pas eu le courage de s'approcher, et donc avait appelé sa femme à la maison, qui avait alerté la police. Entretemps il était descendu dans la conche, dans la pénombre bleutée, le bruit du ressac, et il avait découvert le corps de ma fille contre les pilotis de la cabane, son visage très pâle tourné vers les nuées, la bouche souillée. Elle portait un petit blouson de cuir, le cou protégé d'un foulard imprimé qui frissonnait sous le vent.

Quelques minutes plus tard, l'équipe de police avait trouvé le retraité au même endroit, immobile, son petit chien inquiet remuant la queue. Il claquait des dents, choqué. Il avait deux filles du même âge et n'avait jamais vu de cadavre.

Dans le sac à main de Manon, on avait trouvé ses papiers, sa carte bleue, un porte-monnaie intact contenant deux billets

de 20 euros, son portable allumé, mais sans le code, on ne pouvait pas s'en servir. Les pompiers aussi étaient arrivés, puis un médecin qui avait déclaré la mort. Évidemment.

Il avait examiné ma fille – Dieu que ces mots sont durs à écrire – pendant que les pompiers patientaient plus loin en cercle, leurs visages illuminés dans le rythme lent et le bleu et l'orange des gyrophares. Il en avait conclu au suicide. Ingestion de médicaments puis d'alcool, d'après l'odeur. Il y avait des traces de vomi au coin de ses lèvres. Je l'ai lu sur le rapport, avec d'autres détails tous insupportables.

L'OPJ de permanence, un grand à la mâchoire carnassière, n'accordait aucune attention au médecin qui s'était relevé et lui parlait. Il fixait le visage blême de Manon, ses traits purs, son joli nez droit qui lui faisait un profil de statue romaine, ses sourcils arqués, élégants. On avait retrouvé sa carte de professionnel de santé – interne, vingt-neuf ans. Elle était belle, ça, on pouvait le dire. Il pensait que quelque chose s'était rompu dans son esprit, comme un virus, un poison qui détraque et brise une machine faite pour durer. Il avait téléphoné au substitut du procureur, cependant que ses collègues emportaient le corps vers l'institut médico-légal de Poitiers, à quatre heures de route de là.

Avec un *bleu*, Girard était ensuite passé à l'appartement de Manon, dans une petite rue toute proche du front de mer, un des seuls secteurs sans villas à Royan. En réalité, il avait l'idée d'y trouver quelqu'un, un fiancé ou un mari, il subodorait une affaire sentimentale, une dispute qui aurait mal tourné. Mais l'appartement était vide, il avait donc utilisé la clé et poussé la porte du bout de l'ongle pour ne pas laisser d'empreinte.

Tout était tel que je l'ai trouvé moi-même quelques semaines plus tard. Mais moi, je venais déménager le reste des affaires de ma fille, alors que lui enquêtait – enfin, commençait un embryon d'enquête. Le deux-pièces semblait à l'abandon,

sans odeur particulière, les meubles en teck et l'écran de télé couverts de poussière. Dans la salle de bains, une culotte raidissait sur l'étendoir à linge, rien dans la cuisine ni sur le bureau encombré de dictionnaires médicaux.

Manon souriait sur quelques photos punaisées sur un panneau de liège – elle et moi, on se ressemble tellement. Manon et Clara, Manon et des amis, Manon et son père qui faisait la gueule, comme souvent. Le policier étudiait tout ça comme un entomologiste une galerie d'insectes, en se demandant ce qui s'était passé pour que cette belle fille renonce à vivre.

Car pour lui c'était un suicide, et rien d'autre.

Il avait enfilé ses gants en latex. Après avoir trouvé ce qu'il cherchait dans un dossier de factures, il avait posé les scellés de justice sur la porte refermée, avec de longues bandes rouges autocollantes.

Scellé de police – Ne pas ouvrir
Nature de l'infraction : cause de la mort inconnue

Revenu au commissariat, il nous avait appelés grâce à notre adresse dénichée sur un relevé bancaire. Avant ça, il avait fumé une cigarette et bu un café pour faire une pause, pour se donner du courage. Il pouvait être quatre heures du matin.

C'est moi qui avais décroché, je me souviens de chaque mot, de chaque pause entre les mots.

— Madame Leclerc ?

Il avait énoncé ses noms et qualités. Girard, OPJ au commissariat de Royan. Officier de police judiciaire. Je ne sais pas pourquoi, j'avais aussitôt compris, et ma voix s'était éraillée, et mes mains s'étaient crispées sur le combiné. Michel s'était levé, il me tenait, j'avais pleuré dans ses bras puis l'instant d'après je l'avais repoussé, comme si tout avait été de sa faute.

Et c'était injuste évidemment, parce que coupable, je l'étais autant que lui.

Nous nous sommes habillés pour filer dans le petit jour. Rien ne me semblait vrai. Trois heures et demie de route de Pornic à Royan, à l'époque, la Ford marchait bien, on ne craignait pas les pannes. J'ai détesté cette ville avec ses sous-entendus de soleil et de vacances, ces belles villas, je voyais les amis, le vin blanc frais et les chemises en lin et les sorties en bateau. Pourtant à ce moment tout était sinistre, un décor abandonné.

J'ai refusé de passer au commissariat, parce qu'au téléphone le flic nous avait dit qu'il faudrait identifier le corps, et je voulais retarder le moment. Michel a donc roulé le long de la baie sans s'arrêter, avec l'horrible sensation d'une indifférence totale, que tout le monde s'en foutait, de notre drame, que c'était une mort sans importance. Le soleil se levait doucement, cruel sur une mer étincelante, sur ce que je croyais être un bras de mer, mais c'était l'embouchure de la Garonne.

Nous n'avons pas dit un mot, Michel cherchait la route, les yeux rouges et les mâchoires serrées. Il n'y avait plus rien à dire, c'était trop tard. Deux semaines trop tard exactement, au moment du coup de fil. C'était à ce moment-là qu'il aurait fallu agir mais nous n'avons rien fait.

Nous avons laissé filer.

La Ford roulait dans des odeurs iodées, un délicieux petit vent. À un moment, la route s'incurvait, surplombant une crique. L'estafette de police se trouvait là, immobile au tournant. Personne autour. Je ne suis pas sortie, les battements de mon sang me prenaient à la gorge, lèvres tremblantes et poings serrés, en essayant de me dire que tout ça n'était pas vrai, que quelqu'un s'était trompé et que ce n'était pas Manon qu'on avait trouvée.

Et des images passaient, nettes et précises comme dans un album. Manon à trois ans. Manon et ses jouets, et ses amies.

Manon ado me piquant mes talons hauts, riant et marchant de travers. Manon étudiante, avec ses lunettes sages sous la lampe de bureau. Puis Manon quittant la maison, devenue femme, et mille autres images jusqu'à ce que le moteur s'éteigne.

J'ai tressailli. Michel me touchait le bras.

Le décor était splendide, un petit bout de Bretagne, une anse rocheuse entourant une langue de sable, la mer basse. En contrebas, un flic regardait la mer, appuyé d'une main au granit. Une cabane à carrelet semblait surveiller l'océan comme un mirador. Deux autres policiers attendaient au pied des pilotis.

Il n'y avait rien à voir, le corps avait été levé depuis longtemps. On ne peut pas, on ne peut pas madame. Madame s'il vous plaît. Un autre policier était remonté de la conche, plus vieux, ils m'ont repoussée, tirée en arrière, et Michel les aidait. Et je me débattais, comme ivre et sourde, mes cris perçants montaient au bord de la route. De loin, deux promeneurs contemplaient la scène, fascinés.

— Il faut d'abord reconnaître le corps, madame. Madame s'il vous plaît. Si vous êtes de la famille il faut aller reconnaître le corps.

J'ai fini par admettre. Quelqu'un me tendait un mouchoir en papier.

Le vieux flic s'était installé à l'arrière de la voiture, l'air d'être notre prisonnier, mais c'était lui qui donnait les consignes.

Et le calvaire a continué, Michel a redémarré, direction Poitiers, l'institut médico-légal.

J'étais dans la scène sans y être, je me voyais entrer dans la morgue, je m'entendais marcher dans le couloir, mes pas résonnaient, mon corps éprouvait le froid et mes yeux, l'éclat froid des tiroirs en inox, je parcourais des yeux la forme fine

sous ce drap blanc, au fond de ce long tiroir, n'osant croire en sa réalité.

Mais le drap s'est baissé, c'était vraiment Manon, ma fille, son visage découvert jusqu'à la naissance des épaules. Sa peau de nacre, déjà un peu verdie.

Hier soir j'étais vivante, chez moi, dans une autre vie. Et ce matin, dix heures et quart à l'horloge ronde au mur, tout était rayé du monde, moi-même je n'existais plus, balayée de la surface du sol comme par une explosion nucléaire. Foudroyée, anéantie. Après la déflagration, une fournaise de sept mille degrés, il ne reste rien, seulement d'anciennes structures vides, mortes. Comme moi.

C'est elle. Oui c'est elle.

La voix de Michel grésillait à mes côtés, faible et cassée, une voix d'ivrogne. J'aurais voulu hurler mais rien ne sortait, comme dans un très mauvais rêve. Nous étions sonnés, deux cadavres qui avancent, qui répondent, mais sont en réalité très loin, perdus dans d'indicibles douleurs.

L'employé a voulu remonter le tissu, j'ai bloqué son poignet, il a sursauté et attendu.

Je voulais graver cette image en moi, pour un peu j'aurais pris une photo. Ce n'était pourtant pas une bonne idée. Car si c'était bien le corps et la chair de Manon, ce n'était plus elle. Les yeux clos, les joues lisses, les paupières bistrées, la bouche pincée, son petit nez, toujours joli, comme j'aimais le regarder de profil. Une belle jeune femme qui me ressemble tant, mais morte. Comme moi.

Nous nous sommes retrouvés dehors, dans la lumière pâle. Le retour, je ne m'en souviens pas. Puis ça a été le commissariat de Royan devant un grand flic pressé, sa mâchoire carrée, ses cheveux frisés et sa chemise rouge.

Il parlait en relisant un papier. *On a retrouvé le corps hier à 23 h 35. Un voisin, un retraité résidant chemin du Large à Vaux-sur-Mer, Charente-Maritime. A déclaré avoir aperçu*

une forme allongée sur la plage, conche de Gilet. S'étant approché, a constaté qu'il s'agissait d'une femme brune, cheveux longs, environ trente ans...

— Et l'enquête.

— L'enquête ?

Ses sourcils s'étaient arrondis avec surprise. J'ai regardé Michel, un pincement de révolte au ventre. Il ne réagissait pas, la nuque raide, les yeux au mur, les mains crochées sur ses biceps, écarlate avec sa respiration bloquée, un bloc de douleur.

Le flic a eu un geste vague. L'enquête. On verrait d'abord l'autopsie. Il a contemplé son bureau vide, sa tasse remplie de stylos, ses Post-it, son ordinateur marqué *ministère de l'Intérieur*, au mur un poster, des armoires bourrées de dossiers colorées, d'autres chaises plus loin. Puis il a posé d'autres questions d'un ton préoccupé, mais sans noter nos réponses.

Manon avait fait presque toutes ses études à Nantes, au CHU et ensuite ici. Enfin ici, dans la campagne autour de Royan. Une clinique ultramoderne, pour les personnes très âgées ou en soins palliatifs, dans le coma, ces choses-là. Elle voulait être légiste, je n'aimais pas l'idée. Je n'aimais non plus l'idée de ce stage. Comment pouvait-on aimer ça, tous ces gens en fin de vie, presque des cadavres ?

Mais tout ça n'avait plus d'importance, plus aucune.

L'attitude de Girard me faisait mal. On aurait dit qu'il entretenait la conversation, qu'il cherchait sans chercher, pour nous faire plaisir, ses grandes mains croisées devant lui, bien charpentées, bien accordées à sa grosse mâchoire carrée.

Je ne disais plus rien, seul Michel parlait. Manon avait presque terminé ses études. Oui, elle avait un petit ami, le chef de service.

— Son nom ?

— Bonnamy. Docteur Simon Bonnamy. C'était son chef de service.

Girard a noté, puis il a lâché le mot. Et pour être bien sûr qu'on comprenne, il a répété. *Suicide*. Je faisais celle qui n'entend pas, la langue collée au palais, la tête pleine de bourdonnements.

À cet instant, des hommes sont arrivés près de nous en parlant bruyamment, d'une voiture volée, d'une caméra de surveillance. Tu nous emmerdes, fais chier, assis-toi. Leur prisonnier, un jeune homme avec un diamant à l'oreille, a obéi sans un mot, l'expression verrouillée, il avait les mains menottées dans le dos. J'ai voulu protester, je ne comprenais pas qu'on soit mélangés comme ça. Un autre flic les a rejoints, un colosse qui ressemblait à un voyou, les gobelets de café minuscules dans ses mains. Il s'est assis et son siège en tissu a couiné sous son poids. Il m'ignorait totalement.

Girard a répété sa question, me fixant droit dans les yeux, brusquement sérieux, comme pour me faire comprendre que c'était ça, la question, la seule qui comptait vraiment.

— Est-ce que votre fille était dépressive ?

Il a dû répéter plusieurs fois.

— C'est possible, a admis Michel, du bout des lèvres. Enfin un peu ces derniers temps. Peut-être.

Je l'ai fusillé du regard, le méprisant soudain, avec ses traits épaissis par la graisse, son grain de beauté sur la joue. Jamais il n'avait été si éloigné de son apparence d'autrefois. Il me faisait horreur.

— Bien sûr que non, Manon n'était pas dépressive. Bonnamy la harcelait. Il l'a menacée.

Dans le coin de mon champ de vision, Michel a subitement relevé le buste, avec un minuscule coup d'œil dans ma direction, mais il n'osait pas parler. Pour la première fois, Girard avait décroisé les mains. Son attitude avait changé, presque

comme s'il se sentait enfin concerné, il m'encourageait en hochant sa grosse mâchoire.

— D'accord. Quelles menaces, exactement ?

Enfin, on en venait au coup de fil.

J'ai brusquement réalisé que c'était notre seul élément, et qu'on ne trouverait probablement rien d'autre. Qu'il n'allait sans doute pas nous croire, pas *me* croire. Penser que je délirais, que j'exagerais, que je m'étais raconté des histoires parce que la réalité était trop difficile à supporter. Et pourtant, je l'avais bien reçu cet appel, la voix de Manon me résonnait encore dans le crâne, haletante et pleine d'angoisse, et cette angoisse persistait dans mon esprit, elle me réveillait parfois la nuit.

L'appel avait eu lieu à 3 h 20 du matin. Mais bien sûr à cette heure-là, je dormais, téléphone éteint. Levée assez tôt, j'avais fait du café et parlé avec Clara, avant qu'elle ne prenne la route pour Nantes, et je n'avais découvert le message que vers huit heures, peu après avoir branché l'appareil pour le recharger.

Girard griffonnait patiemment sur un Post-it – tout un coin de son bureau en était couvert, dans un patchwork fluorescent.

— Et ce message, il disait quoi ?

J'ai pris une courte inspiration avant de répondre.

— Ça disait : *Maman, je t'appelle. Ça ne va plus du tout avec Simon. Il a des problèmes à la clinique, il me fait payer. Il me fait peur. Je voudrais que tu viennes me chercher.*

Je connaissais la phrase sur le bout des doigts, je me l'étais répétée des dizaines de fois, à un moment je l'avais même écrite sur un papier que je gardais dans mon portefeuille, pour être sûre.

Il semblait à la fois déçu et surpris.

— C'est tout ce qu'elle a dit ?

— Oui.

— Très bien. Et les problèmes, c'était quoi exactement ?

— Je ne sais pas. *Il* avait des problèmes et il lui faisait payer. C'est ce qu'elle a dit. Et surtout elle parlait tout bas, j'ai cru qu'elle s'était cachée, dans les toilettes, ou à la cave. Ou de sa voiture, je sais pas. Comme si elle se cachait. Elle avait l'air d'avoir très peur.

— Très bien. 3 h 20, vous dites. *Il me fait payer*, c'est ce qu'elle a dit ?

— C'est ce qu'elle a dit. Dans le sens qu'il se vengeait sur elle, qu'il la faisait souffrir, c'est clair quand même.

Girard hochait la tête, pesant le pour et le contre.

— Vous dites qu'il faisait peur à votre fille.

— C'est Manon qui disait ça, pas moi. C'était dans son message.

— Peur à quel sujet, comment, elle vous l'a dit ?

Je n'en savais rien, rien du tout. Pourtant le policier essayait de comprendre, de m'aider, une expression peinée sur le visage, mais impatient aussi.

— Tout à l'heure vous avez parlé de menaces. Quel genre de menaces ?

— Bonnamy lui faisait peur. Elle pleurait, ça s'entendait dans sa voix.

— J'ai bien compris, mais précisément, c'était quoi ?

— C'étaient pas des menaces, a murmuré Michel – j'ai presque sursauté en me tournant vers lui, les traits crispés. Je l'aurais tué. Il ne l'a pas *menacée*, elle a dit *qu'il lui faisait peur* et qu'elle voulait partir.

— Le message parlait de violences, de choses comme ça ? De coups ?

— Non. Elle pleurait. C'est... elle suppliait. Elle était pas comme d'habitude. Jamais elle avait été comme ça.

Girard a poussé un petit soupir. Puis esquissé une grimace.

— D'accord. Bon. Je peux l'entendre, ce message ?

Je m’y attendais, bien sûr, mes artères cognant à m’étouffer, et j’ai répondu dans un filet de voix :

— Je l’ai effacé.

Dans un moment de bêtise, d’émotion, parce que je l’avais écouté dix ou vingt fois, j’avais fini par taper sur la mauvaise touche et l’appel de Manon s’était perdu pour toujours. Le réalisant plus tard, j’avais pris comme un choc au plexus, j’en avais pleuré en fouillant mon téléphone et je l’aurais écrabouillée, cette machine, écrasée à coups de marteau, émiettée, mais ça n’aurait servi à rien. J’en ai perdu le sommeil plusieurs nuits de suite, bourrelée de remords avec l’idée que perdre ce message, c’était perdre deux fois Manon.

Est-ce qu’on pouvait récupérer l’enregistrement ? Sur le moment, j’étais trop sonnée pour y penser, je n’ai posé la question que le lendemain. Girard semblait épuisé, submergé de pensées sombres. Ben non, on ne pouvait pas le récupérer, le message. Sûrement pas, on n’aura pas un expert pour ça. C’est irrécupérable.

Ce n’était pas pour ça qu’il nous avait fait revenir. Il avait saisi une feuille dans son minuscule dossier sur le coin de la table et s’était éclairci la voix, une ombre planant sur ses traits.

— Bon, je n’ai pas de bonnes nouvelles, je suis désolé mais au moins... Bref, on a reçu les résultats de l’autopsie. L’IML a envoyé ça ce matin. Pardon, l’institut médico-légal à Poit...

Une série de pas très rapides résonnait dans le couloir. Puis un claquement de portières et le départ en trombe d’une voiture. Et deux secondes plus tard la sirène.

Girard a repris la parole sans réussir à cacher son malaise.

Manon avait avalé beaucoup d’alcool. Du whisky, l’équivalent de deux grands verres. Également, elle avait *ingéré* des somnifères en quantité massive, le médecin avait trouvé vingt-deux gélules encore non digérées. Très au-delà de la dose mortelle. Enfin il avait détecté du Tracrium, un anesthésiant très puissant,

uniquement utilisé dans les hôpitaux, sous forme d'ampoules, à utiliser en injections intraveineuses ou intramusculaires.

Suicidée.

Je suis restée perdue en moi-même, le visage de ma fille morte flottant dans la pièce, ses traits pâles et affaissés, me disant que Manon ne sentait pas l'alcool à la morgue, qu'ils leur mentaient, que c'était Bonnamy qui...

— La petite question, a fait Girard en reposant son papier, c'est l'ampoule de Tracrium. On ne l'a pas retrouvée. Elle a dû la jeter à la mer.

— Pourquoi ! Pourquoi la jeter ?

Je me suis surprise à crier.

— Ou bien elle s'est perdue. Je suis désolé. J'essaye simplement de reconstituer avec ce qu'on a. D'abord elle a bu, pour se donner du courage. Ensuite elle s'est injecté le produit, puis elle avait une minute ou deux pour prendre les somnifères, pour être sûre qu'elle reviendrait pas sur... sa décision. Vous comprenez ?

— Elle n'avait aucune raison. C'est ce Bonnamy. Lui aussi il est médecin, non ?

Michel voulait que je me rasseye. Je l'ai repoussé, violemment. Je tremblais. Ça ne pouvait pas être ça. C'était impossible, insupportable.

— C'est Bonnamy qui l'a tuée. Il l'a forcée à boire, ensuite il lui a fait prendre les somnifères et il a injecté le produit. Il ne voulait pas qu'on tombe sur l'ampoule, parce que c'est trop médical, il est parti avec et il l'a fait disparaître.

— Anne. S'il te plaît.

— Il l'a tuée ! Il l'avait menacée !

Mes cris s'étaient levés comme une tempête, une vraie crise de nerfs qui couvait depuis notre arrivée la veille. Michel s'était levé, tout pâle et impuissant, tandis que plusieurs policiers m'emportaient, gesticulante, d'abord dans le couloir puis dans une pièce, et je m'accrochais au chambranle, aux rebords

des bureaux, et il avait fallu un bon moment pour que je redescende, que je revienne enfin à moi, assise dans la salle de repos tout près d'une machine expresso noire de crasse, d'un plateau semé de sucre et de café en poudre.

L'image était intolérable. Manon marchant seule vers la plage, s'asseyant avec Dieu sait quoi en tête, il faisait doux ce soir-là, une soirée sans vent, et elle s'était assise face à la mer, elle avait vidé sa flasque de whisky, puis elle s'était injecté le poison. Ensuite elle avait avalé la boîte de somnifères et la lassitude s'était emparée de tous ses muscles, et elle avait glissé dans le néant.

Girard avait bouclé son enquête en huit jours.

Il avait la facturette du pharmacien et celle du whisky à la supérette du coin. Évidemment l'ampoule disparue, c'était un souci, mais la plage n'avait pas été considérée comme scène de crime, si bien que les policiers n'avaient pas vraiment cherché, présumant qu'elle avait été emportée par les vagues.

Il avait trouvé d'autres choses à la clinique, certainement auprès de ses collègues ou du directeur. Ah oui, cette pénible affaire. Merci de me recevoir. Non non, vous faites votre travail, vous savez, on est tous sous le choc ici.

Selon cette prétendue enquête, Manon Leclerc ne supportait plus son travail à la clinique, le directeur ne la trouvait pas *à la hauteur* et avait voulu la virer. Mais, comme Bonnamy l'avait défendue, il s'était contenté de la mettre à pied. Manon était retournée vivre seule dans son petit appartement du bord de mer. Une semaine plus tard elle achetait sa petite bouteille d'alcool fort et ses somnifères, avec une ordonnance truquée. Le Tracrium, elle l'avait sûrement volé à la pharmacie de l'hôpital.

Les caméras de surveillance ne révélaient rien de la nuit du suicide : il n'y en avait pas aux abords de la conche où elle avait fini ses jours.

Enfin, Bonnamy n'était pas à Royan le soir de sa mort. Il était à cinq cents kilomètres de là, dans un congrès de médecins à Paris. Des dizaines de témoins l'avaient attesté.

Voilà pour les souvenirs. Ce passé qui n'est que douleur, une plaie à vif qui a tué tous les bons souvenirs.

Antibes dort maintenant. Mon petit studio baigne dans l'ombre, il doit être bien plus que minuit, j'ai tiré le tabouret près de la fenêtre ouverte, dans la cuisine. Même s'il n'y a rien à voir. Le studio a beau être à dix minutes à pied de la Méditerranée, ça pourrait être à huit cents kilomètres, ce serait pareil. On distingue dans la pénombre des façades en béton rose, des fenêtres sur sept étages, béantes ou obstinément closes, dans des odeurs de bitume et de renfermé, pas une once d'iode marin.

En sortant de l'hôpital, Michel m'a demandé si ça allait – il se doute bien que non – mais j'étais trop bouleversée pour répondre. Je ne suis même pas sûre d'avoir vraiment vu Bonnamy. Je lui ai dit que ce n'était rien, juste un petit passage à vide quand je croise des hommes en blanc. L'explication lui a suffi. Ça va aller, ça va, t'inquiète pas. Tu devrais arrêter de venir à l'hôpital. La prochaine fois je viendrai seul. Mais non, ça va aller.

Je l'ai déposé chez Clara et Greg et, une fois chez moi, j'ai attendu que le jour décline, l'oreille perdue dans ces mille bruits de l'immeuble en essayant de me figurer le quotidien des gens. À Pornic, le pavillon n'était pas immense, mais tout me semblait plus grand, plus aérien, moins oppressant. Je suppose que j'ai changé, que je suis devenue acariâtre, que je ne supporte plus rien. La nuit tombée, je suis restée le visage dans l'obscurité, près de la fenêtre, en pensant à tout ce qui s'est passé à Royan, il y a dix ans, à l'assassinat de Manon.

Manon, tuée par Bonnamy.

Bonnamy qui exerce maintenant à Antibes.

Depuis combien de temps ? S'est-il installé ici directement après son départ de Royan ? A-t-il exercé ailleurs ? Comme médecin ? Mes pensées se perdent, se bousculent. Je suppose qu'il est toujours gériatre, ou quelque chose comme ça, pour le savoir, je n'aurai qu'à demander son nom à l'accueil. Rien qu'à cette idée-là, devoir dire son nom à voix haute, et donc penser à Manon, mon rythme cardiaque s'emballe, submergé de vagues de haine.

Si c'est bien lui que j'ai vu, je dois en être sûre. Mais ensuite. Quoi, ensuite ?

Pour Manon, l'enquête était close, le dossier était *vide*, m'avait dit Girard quand je lui avais de nouveau téléphoné, quelques jours plus tard. Sa voix oscillait entre patience et irritation. C'est un suicide, c'est tout, il faut vous y faire. Faites-vous aider. Je n'ai pas besoin de me faire aider. Comme vous voudrez mais moi, je vous dis qu'il n'y a rien, madame Leclerc. Il n'y a rien du tout. Moi, je ne peux rien.

J'avais essayé de lui parler de Catherine, rencontrée entretemps, mais il m'avait renvoyée dans mes cordes. Pas le temps d'écouter ça. Peut-être qu'il avait raison. Après coup, j'ai eu honte, je me suis trouvé bête, obsédée, à moitié folle. Oui, il est possible que cette pauvre Catherine soit une dingue, une parano.

Comme moi en somme.

La seule qui aurait pu agir, c'était moi, un matin de mars, dix ans plus tôt. Bien sûr, j'avais rappelé Manon dès que j'avais eu son message, mais elle avait donné le change. Mais non, je suis désolée, il n'y a rien maman. On avait bu, je m'étais engueulée avec Simon. Mais tu es sûre, tu ne veux pas que je descende te voir ? Plus tard maman, là, j'ai trop de travail.

Les jours suivants elle était très bien au téléphone, elle parlait de son travail, d'un projet de mariage ou de bébé avec Bonnamy, mais c'était de la comédie, un leurre pour endormir mes soupçons, me persuader que, vraiment, tout allait bien.

Elle trichait et mentait, masquée derrière sa bonne humeur, alors qu'un acide la rongeaient de l'intérieur, elle promettait de passer nous voir, bientôt, bientôt, et moi, je hochais la tête bêtement, en refoulant mon inquiétude. J'aurais dû m'écouter, ne pas attendre, sauter dans ma voiture et filer vers Royan, j'aurais vu Manon et j'aurais compris, forcément, et je l'aurais ramenée chez nous, je l'aurais protégée puisque c'est ce qu'elle voulait.

Et je l'aurais sauvée, et j'aurais sauvé tout le reste aussi.

Au lieu de ça, je m'étais contentée de vagues paroles, j'avais été lâche et aveugle. Et maintenant je payais, encore et encore, le prix amer.

Je sursaute, une porte claque quelque part, en face. Quelqu'un traverse la cour en bas, sans un bruit comme un chat.

J'ai arrêté de lutter et je suis partie dans la cuisine, la gorge sèche, j'ai ouvert le petit placard sans allumer la lumière. J'ai dépiauté les cachets et j'ai tout avalé, et puis je me suis couchée en attendant le noir.



Alors tout recommence.

L'idée devrait m'excéder, mais elle me déprime.

C'est incroyable, cette femme. Sur le coup, de loin, je n'y ai pas cru. J'ai dû vite réfléchir, faire appel à tout mon sang-froid, m'efforcer de faire abstraction d'elle, de ne lui donner aucune prise. C'est incroyable, elle n'a presque pas changé depuis dix ans, simplement plus mince, plus aigre, les traits tirés, travaillée de l'intérieur, c'est sûr. Au bord de l'implosion dès qu'elle m'a vu.

Son mari marchait devant, plus gros et plus lent, un peu abattu. J'ai revu le visage de leur fille dans un éclair, et la rage est montée, j'ai dû faire un effort pour la cacher.

Concentré, j'ai continué à parler, bien détaché comme il faut, et je l'ai sentie passer juste à côté de moi, comme au ralenti, me

scannant du regard et l'espace d'un quart de seconde, j'ai cru qu'elle allait m'agripper par le col et hurler. Mais qu'est-ce qu'elle aurait voulu ?

Que je lui crie dessus, que je lui dise ses quatre vérités ? À quoi bon, cette femme est folle ! Folle et dangereuse, c'est certain.

Une fois rentré, j'ai appelé le service. Qu'ils ne m'attendent pas demain, je ne me sens pas très bien. J'ai fait l'état des lieux pour l'agence, regardé ce qu'il faudrait emporter, songé à la suite. Et plus tard je me suis assis seul sur la terrasse, le soleil déclinant rougissait le ciel, et les massifs de fleurs du jardin, un petit jardin bien agréable sur les hauteurs d'Antibes.